

PROBLEMATIQUE : Comment cette scène d'aveu entre Phèdre et sa confidente dévoile-t-elle l'égarement d'un personnage tragique ?	
	<p>I. Le dialogue entre Œnone et Phèdre : une joute verbale à partir de stichomythies</p> <p style="text-align: right;">Du vers 259 au vers 268</p>
LES ELEMENTS DU TEXTE	<p>A) L'échange entre Phèdre et Oenone : dévoiler l'amour de Phèdre (v. 259-264)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Le passage à étudier commence par un échange de répliques brèves (on parle de stichomythies, échangées entre les personnages). Ces répliques courtes, qui se répondent vers à vers, participent ainsi d'un crescendo d'émotions et de suspens (Phèdre est prête à éclater, à dévoiler son amour enfin devant celle qui a été sa nourrice et qu'elle aime : Œnone, qui est quasiment sa <i>mère d'adoption</i> (on se souvient que la véritable mère de Phèdre, Pasiphaé, est une femme qui est tombé amoureux d'un taureau). - Au vers 259 (début de l'extrait), on a ainsi une question courte d'Œnone et surtout une réponse disloquée de Phèdre (« de l'amour j'ai toutes les fureurs », v. 259 – au lieu d'avoir : « j'ai toutes les fureurs de l'amour » : le complément du nom « de l'amour » est antéposé (ou placé avant) le nom qu'il est censé compléter). Cela montre qu'elle est confuse, perdue dans ses réflexions. - « Tu vas ouïr le comble des horreurs » (au vers 260) : ici, on a une hyperbole très forte, puisque « le comble » désigne l'élément le plus haut. Cela crée donc encore plus de suspens ! De la même manière, cette sensation de suspens est mise en avant par les points de suspension (vers 261-262 : on parle d'aposiopèse comme figure de style : les points de suspension mettent en sourdine le nom de celui qu'elle aime) et avec l'anaphore de « j'aime » (ce qui témoigne ainsi d'un sentiment amoureux très fort). - Enfin, Phèdre dévoile l'identité de celui qu'elle aime par des périphrases (« Ce fils de l'Amazone », pour ne pas donner son nom, parce qu'elle reconnaîtrait ainsi sa culpabilité et cela la salirait ; mais aussi parce qu'elle a interdit qu'on prononce son nom dans son palais). <p>B) La réaction d'Œnone (v. 265-268)</p> <ul style="list-style-type: none"> - On va voir à présent la réaction d'Œnone, qui est profondément choquée, comme en témoigne l'interjection (« Grands Dieux ! »). Cependant, Phèdre va rejeter la faute sur sa nourrice : en effet, c'est Œnone qui a dit enfin son nom (« Hippolyte ! Grands dieux ! »). - La réaction d'Œnone est un quatrain classique (4 vers, bien découpés, sans dislocation). Le vers 266 montre ainsi un groupe ternaire avec des « ô » lyriques qui marquent la violence de la réaction d'Œnone (ensemble de trois éléments avec gradation). Enfin, le vers 267 (« Voyage infortuné ! Rivages malheureux ») est un parallélisme de construction qui témoigne d'une grande rigueur de pensée (Œnone n'est pas en désordre comme Phèdre).
	<p>II. La tirade de Phèdre : les sentiments contradictoires d'une femme amoureuse</p> <p style="text-align: right;">Du vers 269 au vers 290</p>
	<p>Phèdre est donc, dans cet extrait, comme dans toute la pièce, à la fois coupable (parce qu'elle est responsable de ses sentiments pour son beau-fils) et victime (parce qu'elle dit que c'est « Vénus » qui lui a inspiré cet amour).</p> <p>Ainsi, elle a un terreau héréditaire, une certaine hérédité : elle reprend des défauts de sa famille. Rappelons en effet que sa mère (Pasiphaé) aimait un taureau et que sa sœur (Ariane) aimait Thésée qui l'a abandonnée pour être avec Phèdre !</p> <p>A) Le récit d'un coup de foudre (v. 269-276)</p> <p>[Rappel : le terme « hymen » désigne, au XVII^e siècle, le « mariage ».]</p> <ul style="list-style-type: none"> - Phèdre raconte dans la première partie de sa tirade la manière dont elle est tombée amoureuse d'Hippolyte : elle revient sur la naissance de cet amour (« Mon mal vient de plus loin... », v. 269), elle en fait le récit, rappelant qu'elle était mariée à Thésée (« au fils d'Égée » : la périphrase permet de ne jamais dévoiler le nom de celui qui est encore actuellement le mari de Phèdre !). - Son corps est pris d'une maladie d'amour : elle est un personnage pathétique auquel on ne voudrait pas ressembler (Jean Racine fait ici jouer la « catharsis » ou purgation des passions : on ne veut pas souffrir comme Phèdre souffre sur la scène, et on se garde donc d'avoir les mêmes excès qu'elle !). Les antithèses montrent son désarroi physique (« et transir et brûler », « je rougis, je pâlis à sa vue »). L'amour est perçu paradoxalement comme « un trouble », un « mal » ! Celui qu'elle aime, Hippolyte, sera d'ailleurs désigné dans un oxymore : « superbe Ennemi ». Que ressent exactement Phèdre ? Le coup de foudre qu'elle a subi lui fait perdre la tête ! <p>B) La responsabilité de Vénus (v. 277-290)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dans la deuxième partie de sa tirade, Phèdre va employer de manière très appuyée le champ lexical de la religion, du divin : « Vénus (...) vœux (...) Temple (...) Autels (...) Déesse (...) Autels (...) Dieu ». Les mots sont répétés fréquemment, et l'utilisation des majuscules renforce cette importance du champ religieux pour le personnage de Phèdre. Elle a tenté de « détourner » (v. 279) l'amour qu'elle ressentait pour Hippolyte en honorant les Dieux, et en particulier la Déesse de l'Amour, Vénus, mais rien n'y a fait : « D'un incurable amour remèdes impuissants » (v. 283)... Vénus la tourmente.

L'emploi de **certaines adjectifs négatifs** dans la bouche de Phèdre (« **redoutables** », « **inévitables** », « **incurable** », « **impuissants** ») montre assez qu'elle *subit* une passion, une souffrance, contre laquelle elle ne peut rien faire !

Peu à peu, Vénus disparaît : et **c'est Hippolyte qui prend sa place** (il est enfin nommé par Phèdre pour la première fois au vers 286) ! Hippolyte devient ainsi « **ce Dieu, que je n'osais nommer** » (la **périphrase** montre encore que Phèdre résiste à dire le nom de celui qu'elle aime désespérément).

Tout le corps de Phèdre (« **[le] sang que [Vénus] poursuit** », « **ma main** », « **ma bouche** », « **mes yeux** » : ces éléments fonctionnent par **métonymie**, ils désignent toujours Phèdre) est tendu vers le corps Hippolyte qui va jusqu'à brouiller les identités divine / humaine, filiale / paternelle (« **Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son Père** », v. 290). Phèdre est submergée par cette image.